
SERMON XII.

LA RECONNOISSANCE.

SERMON SUR COLOSS. III, 15.

Soyez reconnoissans.

IL n'est personne qui osât méconnoître le devoir que rappelle ici l'apôtre, et cependant qu'il est rare de s'en acquitter pleinement ! D'où vient cela, chrétiens ? Si c'est trop souvent vice du

cœur, quelquefois aussi c'est erreur de l'esprit, défaut de réflexion. Si les orgueilleux, les ingrats, pour se soustraire à l'obligation de la reconnaissance, cherchent à rabaisser les bienfaits qu'ils ont reçus, un grand nombre d'hommes y manquent sans le savoir et sans le vouloir.

Je ne poursuivrai point les premiers dans leurs lâches détours; de quoi me serviroit de les confondre? il faudroit leur donner un autre cœur; mais je viens fixer l'attention des autres sur les objets variés et nombreux auxquels ils doivent de la reconnaissance. Je viens, M. F., méditer avec vous cet intéressant sujet, vous en découvrir l'étendue. Je viens vous montrer que cette vertu qui semble, au premier coup-d'œil, une vertu du second ordre, une vertu particulière et de circonstance, dont l'occasion ne s'offre pas fréquemment, que tout le monde n'est pas appelé à pratiquer, je viens vous montrer qu'elle est réellement une vertu de la plus haute importance, une vertu de tous les jours, qui s'exerce sous mille rapports divers. Ce sera vous faire voir en même temps comment elle anime et embellit la vie. Vous en bénirez davantage cet Évangile, qui non-seulement supplée à la foiblesse des institutions humaines, mais encore remplit leurs

lacunes effrayantes ; cet Évangile , qui , pendant que les lois se taisent sur l'ingratitude , nous presse d'être reconnoissans , nous enseigne à le devenir. Puissent nos cœurs s'ouvrir à ses touchantes leçons.

La reconnoissance est cette sensibilité qu'excitent les bienfaits , les services , et qui non-seulement nous en fait conserver la mémoire , nous porte à les payer de retour , mais encore nous fait trouver du plaisir dans ce souvenir et cette rétribution.

En effet , chrétiens , si ceux que vous obligez se contraignoient pour avouer ce qu'ils vous doivent ; s'ils regardoient comme un devoir pénible de s'acquitter à votre égard , vous leur en sauriez peu de gré ; il faut pour vous satisfaire , qu'un sentiment d'affection les inspire dans ce qu'ils font pour vous.

Il y a donc de l'amour dans la reconnoissance ; elle est donc une dépendance de la charité , et sous ce rapport déjà elle s'agrandit à nos yeux ; mais elle s'agrandira plus encore si nous considérons son immense application. Le Créateur en voulut faire un des plus doux ressorts du monde moral ; elle est , dans ses vues adorables , le lien

des sociétés, le lien des familles, le lien de l'homme avec son Dieu. Elle est une vertu *sociale*, une vertu *domestique*, une vertu *religieuse*.

I. Je dis en premier lieu une vertu *sociale*. Qu'est-ce que la société, M. F.? C'est l'assemblage des hommes réunis par leurs besoins et les secours mutuels qu'ils se prêtent. Où est l'homme qui pût exister seul et se passer des autres hommes, je ne dirai pas seulement pour les jouissances intérieures et la vie de l'âme ; mais je dis pour la vie animale et matérielle ? Les alimens qui nous soutiennent, les vêtemens qui nous couvrent, les meubles dont nous faisons usage, sont le produit d'une infinité de bras. Indépendamment de ces services indirects que nous recevons à chaque instant de nos semblables, nous sommes appelés tous les jours à leur demander des services directs et proprement dits : tantôt c'est pour nous aider dans nos travaux, ou les faire à notre place, pour fournir aux nécessités de notre corps ; tantôt c'est pour subvenir à celles, non moins pressantes, de notre esprit et de notre cœur. De ces services variés à l'infini, les uns s'évaluent à prix d'argent ; les autres ne sont point susceptibles d'un tel salaire. Or, je dis qu'à l'égard même des premiers, nous devons à

ceux qui nous les rendent, un tribut d'affection. Nous leur devons ce sentiment. que nous inspirent les objets même inanimés qui nous sont utiles ou agréables , le remède qui guérit nos maux , l'arbre qui nous prête son ombrage , la source qui nous désaltère , la fleur qui nous embaume de son parfum. Nous leur devons davantage , car la sensibilité doit animer toutes les relations que soutiennent entr'eux des frères , des êtres formés à l'image de Dieu.

Ne nous accoutumons pas à croire que l'or puisse tout acquitter. Une âme noble et délicate n'adoptera jamais cette opinion. Ah ! si le cœur n'étoit pour rien dans le commerce de besoins qui nous rapproche les uns des autres , que ce commerce seroit aride et repoussant ! Que l'on seroit isolé au milieu des hommes ! J'en appelle à vous , chrétiens. Ne désirez-vous pas trouver chez ceux qui vous servent , ou que vous employez , du zèle , de l'empressement , quelque chose enfin qui ait rapport à votre personne , et n'appartienne point au triste esprit d'intérêt ? Vous ne croiriez pas être bien servis , et vous auriez raison , si l'on ne faisoit rien que pour votre argent. Hé bien , c'est ce sentiment que vous cherchez qu'il faut payer du vôtre. Toutes

les fois donc qu'un de nos semblables fait pour nous quelque chose qu'il n'est pas tenu de faire, quelque chose au delà de ses engagements ; toutes les fois qu'en les remplissant, il y joint quelque sentiment affectueux, c'est par un sentiment de même nature qu'il faut le reconnoître.

A l'égard des soins qui ne reçoivent point de salaire, ou qui n'en reçoivent qu'un trop insuffisant, il est bien plus évident que le cœur doit les payer. Ainsi, M. F., ces conseils si précieux quelquefois pour éclairer notre route, ou diriger nos pas, nous préserver de quelque accident, de quelque danger, nous procurer quelque avantage; ces consolations reçues dans les jours de la tristesse ou de l'inquiétude; ces procédés obligeans qui répandent tant de charmes sur la vie, tout cela doit être enregistré dans le souvenir; un témoignage d'intérêt, un simple regard d'affection ne doit pas être oublié, si nous voulons imiter ce Dieu qui nous dit *qu'un verre d'eau froide, donné pour l'amour de lui, ne sera point perdu* (1).

Maintenant, chrétiens, voyez quelle erreur ce seroit de penser que la reconnoissance ne sauroit avoir lieu qu'à l'égard de ceux qu'on appelle

(1) Matt. X, 24.

bienfaiteurs, de ces hommes généreux qui apparaissent à l'infortuné dans sa détresse, comme des anges du ciel, envoyés pour changer son sort, ou pour en adoucir l'infortune. Leurs droits sont au premier rang sans doute; il seroit affreux de les méconnoître; un cœur dépravé peut seul refuser de leur payer le tribut de la gratitude; mais combien d'objets encore peuvent en réclamer quelque portion ! Le serviteur doit de la reconnaissance au maître qui le nourrit, le protège, qui veille sur ses intérêts. Le maître en doit à son tour au serviteur fidèle qui le sert avec affection, ou qui jadis le porta dans ses bras, soigna son enfance. L'ouvrier en doit à celui qui l'occupe. Le propriétaire à l'ouvrier dont les forces se déploient et s'épuisent pour lui. Nous en devons au cultivateur qui travaille pour nous nourrir, qui pour nous supporte le poids du jour et arrose le sillon de ses sueurs. Une âme sensible, en songeant à ces hommes, lui fussent-ils inconnus, éprouve ce sentiment mêlé d'intérêt, de compassion, de respect pour les classes utiles, qui sied si bien au chrétien. Vous devez de la reconnaissance à celui qui soutient avec vous la douce relation d'un bon voisinage. Vous en devez au médecin qui vint à votre secours dans les angoisses de la maladie, et dénoua les tristes cordeaux du sépulcre.

Vous en devez au magistrat qui maintient l'ordre public avec fermeté, qui veille pour vous et vous procure un sommeil tranquille. Vous en devez à l'instituteur qui jeta les premières clartés dans votre âme, aux ministres du Seigneur qui vous expliquent sa loi, aux pasteurs qui vous enseignent à marcher dans ses voies ; et ils vous en doivent à leur tour une bien douce à payer, si vous leur donnez la joie de voir des fruits de leur ministère. Vous en devez à divers degrés enfin à tous ceux qui vous entourent, et font quelque chose pour le bonheur ou la tranquillité de votre vie.

Ici, M. F., admirons comment de cette faiblesse, de ces besoins qui ont porté les hommes à se réunir, la Providence fait naître un échange de sentimens et de service, forme un lien qui les unit. Admirons comment de la misère même de l'homme, et de cette insuffisance qui fait qu'il ne peut rien seul ou presque rien ; que son cœur, son esprit, ses facultés, ses jouissances ont besoin du secours de ses semblables, elle tire le perfectionnement de son âme, cet heureux sentiment de la reconnoissance, un des plus purs et des plus nobles qui puissent l'animer. L'ingrat trompe les vues de la Providence ; il sépare les cœurs qu'elle vouloit unir ; il repousse l'affection,

décourage la bienfaisance ; il fait regretter à l'homme généreux ses bienfaits ; il porte l'homme sensible à souhaiter d'étouffer le feu sacré que le Créateur mit dans son sein , à chercher le bonheur dans la triste insensibilité.

Oui ; tandis que Jésus est venu apporter l'amour sur la terre , l'ingrat , tel qu'un émissaire de son ennemi , s'oppose à ses desseins , cherche à détruire son ouvrage ; il désole le champ du Père de famille. La reconnoissance au contraire, semblable à l'action d'un soleil bienfaisant , féconde les germes précieux déposés dans ce champ ; elle développe et nourrit les affections heureuses ; elle embellit toutes les relations que les hommes soutiennent les uns avec les autres. Avec quel plaisir , quel charme ne s'empresse-t-on pas à faire quelque chose pour celui qui se plait à reconnoître le plus léger service , et qui , même après s'être acquitté , pense devoir encore !

Voyez aussi comment la vie d'un tel homme est animée des plus doux sentimens. Il est en rapport avec tous les êtres sensibles ; il éprouve dans les occasions les plus communes d'agréables sensations ; et comme l'habitude modifie le tour de notre esprit , et que nos facultés bornées ne peuvent tout embrasser , de cette aimable

disposition à se souvenir du bien il résulte encore qu'il oublie le mal, qu'il n'y a point de place dans sa mémoire et dans son cœur pour les souvenirs pénibles et les sentimens haineux. Ainsi cette qualité de voir en beau, si précieuse pour celui qui la possède, et qui semble un heureux don de la nature, peut devenir le prix de notre obéissance aux lois de l'Évangile.

II. Vous l'avez vu , chrétiens; la reconnoissance est une vertu éminemment *sociale* ; j'ajoute qu'elle est une vertu *domestique*, et c'est sous ce point de vue touchant que je dois encore vous la présenter. C'est au sein d'une famille, c'est dans cet asile si nécessaire au cœur de l'homme que les bienfaits se montrent plus évidens, plus nombreux, plus signalés.

Considérez l'enfant aux premiers jours de sa vie, sous le toit paternel, objet des sollicitudes de ses parens ; objet de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs travaux, de leurs mouvemens. Toutes les heures du jour et de la nuit sont marquées par quelque témoignage de leur tendresse.

Jeune homme, il ne t'en souvient plus ; tu l'as oublié ce temps où plus foible que l'animal qui vient de naître, tu ne pouvois te mouvoir sans leur secours ; où tu n'aurois pas vécu deux

jours, s'ils ne t'avoient pas aimé. Combien de soins et de peines pour t'enseigner à prononcer un seul mot, à former un seul pas ! Combien de soins et de peines pour te mettre à l'abri des accidens, des maladies ; pour exercer tes forces, développer ta raison naissante, pourvoir à tes besoins divers ! Cette mère, flétrie par l'âge et les fatigues, c'est pour toi qu'elle a consumé ses beaux jours. C'est pour ne pas te perdre un instant de vue ; qu'elle se refusoit à tous les plaisirs. C'est pour veiller à ta sûreté qu'elle interrompoit son sommeil et se privoit d'un repos nécessaire. Ce père chargé d'années, qui n'offre plus à tes regards qu'un vieillard débile, il épuisa ses forces en travaillant pour te nourrir. Te voilà chargé d'une obligation infinie ; oui, infinie : comment t'acquitter ? Aucun salaire ne le peut. Rien n'est plus aisé par le cœur. Tu l'acquittois déjà dans ton premier âge, cette dette immense, lorsque te rejetant dans le sein de ta mère, tu refusois de passer en d'autres bras : elle se trouvoit payée de ses veilles et de son dévouement par cette préférence. Ton père, au retour de ses travaux, étoit délassé par ton sourire, par ce mouvement ingénu avec lequel tu t'empressois vers lui, tu l'appelois à toi. Cette reconnoissance qui fut alors ton premier instinct, est aujourd'hui ton pre-

mier devoir. Le même Dieu qui, pour le salut de ton enfance, avoit mis dans le cœur de tes parens l'amour paternel, veut que la reconnaissance soit dans le tien pour le bonheur de leur vieillesse.

Et remarquez, M. F., comment elle fait seule en quelque sorte toutes les vertus des enfans; comment seule elle produit tous les sentimens, les procédés dont se compose le respect filial. Elle produit cette vénération religieuse qui se plaît à relever les vertus d'un père, d'une mère, à couvrir d'un voile leurs défauts, à se les dissimuler à soi-même. Elle produit cette confiance si précieuse à leurs yeux comme à ceux de Dieu même. Elle modifie par le désir de plaire, le caractère et l'humeur. Elle fait frémir à la crainte d'offenser, d'affliger. Le fils reconnaissant s'écrie avec Juda : *Que je ne voie point la douleur de mon père* (1). Prévenance, égards, sacrifices, tout découle de cette reconnaissance : comme elle se nourrit de la pensée de bienfaits que rien ne peut acquitter, elle croit aussi n'avoir jamais assez fait. C'est ainsi qu'elle unit par des liens indissolubles les enfans et les pères.

Elle embrasse dans la même chaîne les frères

(1) Genès. XLIV, 34.

et les sœurs. Ils s'aiment parce que le tableau de leur union est pour les auteurs de leurs jours le plus ravissant des spectacles : les soins que les aînés donnent aux plus jeunes, font une espèce de paternité charmante , qui leur assure des droits puissans : les petits sacrifices qu'ils ont tous les jours l'occasion de se faire , les services mutuels qu'ils se rendent, les grâces qu'il implorent les uns pour les autres, les pleurs qu'ils versent ensemble sur leurs douleurs enfantines et leurs chagrins passagers, voilà autant de sujets de reconnaissance qui jettent des racines profondes dans une âme sensible , et fondent pour la vie l'amour fraternel.

La reconnaissance lie encore les époux. Ils s'en doivent sans doute l'un à l'autre. L'homme n'en doit-il pas à celle qui sut l'estimer assez pour lui confier sa destinée , se placer dans sa dépendance, lui donner sur elle un pouvoir dont il peut abuser de tant de manières , sans que la délicatesse et le devoir permettent la plainte ? La femme n'en doit-elle pas à son tour à celui qui l'a choisie, qui jura de la protéger , qui lui fit connoître la douceur de plaire et d'être aimée ? Combien d'occasions de support et de sacrifices dans les ménages les plus heureux , qui pour un cœur bien fait sont autant de motifs à la reconnais-

sance ! Et si le Seigneur a béni leur union par des enfans, ne se doivent-ils pas l'un à l'autre le plaisir de revivre en eux, le délicieux sentiment de la paternité ?

Or, M. F., si l'ingratitude est funeste dans la société où elle isole l'homme, que sera-t-elle dans les familles, où elle rompt des liens si tendres ? Ah ! l'ingratitude d'un époux chéri, d'une femme bien-aimée ; l'ingratitude d'un frère, d'une sœur, nos premiers amis, les compagnons de notre enfance ; l'ingratitude d'un enfant, *d'un enfant !* c'est un fardeau que le cœur ne s'accoutume point à supporter : c'est une épée qui le transperce ; c'est un poison qui le tue.

Mais quel asile fortuné que la demeure d'une famille unie par la reconnaissance ! Que cette disposition à tenir compte de tout, à ne pas oublier le plus léger service, à payer tout par le sentiment, que cette disposition a de prix dans les relations intimes ! Comme elle fortifie ces relations touchantes et sacrées ! Comme elle nourrit l'affection mutuelle ! Comme elle encourage le dévouement ! Et qu'il est heureux le cœur reconnaissant, satisfait de tous ceux qu'il aime !

III. Mais élevons-nous, chrétiens, et voyons enfin dans la reconnaissance une *vertu religieuse*, le lien de l'homme avec son Dieu.

La religion, vous le savez, est fondée sur l'amour, amour de Dieu envers l'homme, amour de l'homme envers Dieu : mais chez Dieu, cet amour est miséricorde, chez l'homme, il est reconnaissance. *Que donnerons-nous à Dieu en échange de ses bienfaits* (1)? O homme! comment peux-tu récompenser celui qui t'a formé, qui t'appela du néant, qui t'a aimé le premier (2)? Ton corps, ton âme, ton esprit, toutes tes facultés, le plaisir d'exister, de connaître, tu tiens tout de ton Dieu. Comblé de ses bienfaits dans la nature, que sera-ce si tu entres dans l'immense champ de la grâce! C'est ici que la pensée se confond, que l'imagination se perd, que le cœur succombe sous le poids des faveurs célestes. Ce Dieu, dès ton enfance, te nourrit du lait de ta parole; il éclaira ta raison naissante des rayons de la foi. Dès que tu fus capable de sentir quelque chose, il s'offrit lui-même à ton âme, il te fit ouïr cette voix touchante : *Mon fils, donne-moi ton cœur* (3)! Mille fois il a frappé à la porte de ce cœur : tu l'as offensé tous les jours et tous les jours il t'a pardonné. Que dis-je? Ce Dieu si grand, si majestueux, si redoutable, ce Dieu que

(1) Ps. CXVI, 12.

(2) 1 Jean IV, 10.

(3) Prov., XXXIII, 26.

l'univers ne peut contenir, devant qui les séraphins se couvrent de leurs ailes, c'est LUI qui te cherche, te rappelle, te poursuit. C'est LUI qui te presse d'accepter ton pardon : c'est LUI qui dans les trésors de sa sagesse a cherché un moyen adorable, inouï d'accorder la clémence et la justice : c'est LUI qui t'a *donné son FILS*, cette *PAROLE* qui étoit au commencement, qui étoit avec Dieu, qui étoit Dieu (1), afin que l'infinie grandeur de la victime pût satisfaire pour tes péchés; afin qu'elle fût un gage certain des biens qu'il te prépare, et que tu pusses dire avec un apôtre : *Celui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui* (2)? O amour! ô bonté infinie! o Dieu! *que te rendrons-nous pour tes bienfaits?* Ah! les sentir à quelque degré du moins, nous en pénétrer, les méditer sans cesse, *essayer de les compter*, comme David (3), et nous perdre dans ce calcul, c'est tout ce que nous pouvons faire.

M. C. F., si la gratitude est la seule chose qui puisse nous acquitter envers nos parens selon la chair; à plus forte raison est-ce le seul tribut que

(1) Jean I, 1.

(2) Rom, VIII, 52.

(3) Ps. XL, 6.

nous puissions offrir à notre Père céleste. La reconnaissance qui fait la piété filiale, image de la piété envers le Seigneur, et c'est là son plus beau caractère, mais image imparfaite pourtant, la reconnaissance fait aussi la piété même : ici la confiance prend le nom auguste et touchant de *foi*. La reconnaissance fait naître cette foi que le Seigneur se plaît à récompenser de génération en génération. Elle a pour fruit cette résignation céleste qui trouve du charme à adorer, jusque dans les maux, la main du souverain Bienfaiteur, et du souvenir de ses faveurs passées tire l'heureuse persuasion qu'il ne nous afflige que pour notre bien. Elle a pour fruit, non-seulement l'obéissance, mais cette héroïque dévouement qui fait qu'on s'immole avec joie, qui fait dire avec un grand apôtre : *Nous ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui nous a aimés* (1).

Heureuse, heureuse disposition ! Oui, M. F., si la reconnaissance religieuse est la plus juste et la plus sacrée, elle est aussi sans doute la plus douce, la plus nécessaire au bonheur. Dans quel isolement affreux ne tombe pas l'ingrat qui méconnoît l'auteur de son être ou qui l'oublie ! Il est séparé de Dieu, de ce Dieu, âme de l'univers

(1) 2 Cor. V, 15.

314. LA RECONNOISSANCE.

et source de toute félicité ! Il trouve déjà en lui-même les prémices de cet enfer séjour de l'ingratitude, où règne le prince des ténèbres, que sa révolte monstrueuse précipita d'une place éminente, et qui fut le premier comme le plus grand des ingrats.

Voyez au contraire comment la reconnaissance du fidèle embellit pour lui l'existence. Il voit Dieu dans tous les objets. Il le voit dans la société ; c'est à ce Dieu qu'il rapporte tous les sentimens flatteurs ou affectueux qu'il éprouve. Il le voit dans sa famille : son épouse est la compagne qu'il a reçue de la bonté divine ; ses enfans, le dépôt chéri que lui confia la Providence. Il le voit dans la nature : le parfum des fleurs, la saveur des fruits, les concerts des oiseaux ; les scènes enchantées du printemps, les richesses de l'automne, les tableaux magnifiques et variés de la création sont autant de bienfaits de son Dieu. Il le bénit dans toutes ses jouissances : il le bénit dans ses succès ; il le bénit dans ses revers ; car il sait que les épreuves sont les marques les plus assurées de son amour. O quelle douceur il trouve à repasser souvent ce que le Seigneur a fait pour son âme ! Quelle douceur il trouve à se rappeler ces temps où, semblable au bon berger, Jésus daigna chercher la brebis perdue et la ramener

au bercail ! Qu'il aime à parcourir ces voies adorables par lesquelles il fut conduit à démêler, à reconnoître cette main de la Providence qui fit tourner toutes choses à son bonheur ! Comme ces méditations enchantent ses promenades solitaires, lorsque seul avec le grand Être dont *les cieux racontent la gloire*, dont *l'étendue annonce les perfections* (1), et qui s'offre à lui dans la création comme dans un miroir radieux, il admire, il adore sa beauté dans les beautés de l'univers ! Avec quelle joie il vient dans ces temples écouter la loi de son Dieu, joindre sa voix à la voix de ses frères, son cœur à leur cœur, et faire monter avec eux vers le ciel les hymnes de la reconnoissance ! Quel charme il goûte à s'endormir en songeant aux gratuités du Seigneur, à se réveiller en y songeant encore ! *O mon dme ! s'écrie-t-il, comme le roi-prophète dans le silence des nuits, o mon dme, bénis le Seigneur et n'oublie pas un de ses bienfaits* (2) !

Si les peines et les inquiétudes inséparables de la vie le font quelquefois descendre de cette hauteur, altèrent par intervalles ces délicieuses impressions, toujours au moins la reconnoissance vive et profonde qu'il éprouve pour son Dieu,

(1) Ps. XLIX, 2.

(2) Ps. CIII, 2.

nourrit au fond de son âme ce sentiment d'amour, de confiance et d'espoir, vrai baume pour toutes les peines et toutes les douleurs.

C'est ainsi, M. F., que goûtant dans la vie ce qu'elle a de plus doux, en émoussant les épines, il arrive à ce temps fortuné, où plus parfaitement uni avec ses concitoyens, ses proches, et surtout avec son Dieu, il fera redire aux voûtes du ciel les bienfaits du Seigneur; il chantera avec les anges, avec les élus, les cantiques sublimes de la rédemption, et goûtera cette félicité sans mesure et sans fin, qui sera l'éternelle ivresse de la reconnaissance. Dieu nous en fasse la grâce.

Amen.